

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

**Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique**



Automne 2021

UQÀM | **Chaire de recherche sur
les enjeux de la diversité
en éducation et en formation**
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION
Université du Québec à Montréal


CENTRE D'INTERVENTION
PÉDAGOGIQUE
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre
de services scolaire
Marguerite-Bourgeoys
Québec 

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

**Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique**



Récit de Sophie

Inaya est une élève du préscolaire d'origine rwandaise ; elle est au Québec depuis quelques mois. Selon l'enseignante, l'élève ne réagit pas à ses tentatives d'entrer en contact avec elle et ne semble pas vouloir prendre part aux activités qu'elle propose en classe. Elle en vient même à développer une certaine aversion à l'endroit d'Inaya qu'elle juge de façon négative.

Prendre le temps de s'adapter

L'élève dont je veux parler s'appelle Inaya. C'est une enfant d'origine rwandaise à qui j'ai enseigné au préscolaire, il y a près de vingt ans. C'était ma première année à cette école. J'enseignais alors depuis six ans environ, mais mes écoles précédentes n'avaient pas le même profil multiethnique. Au moment où je l'ai rencontrée, à la rentrée, je ne le savais pas encore, mais cela ne faisait que quelques mois qu'elle était arrivée au Canada.

Dès les premiers jours, j'ai senti que le courant ne passait pas entre nous. Elle ne me souriait pas, ne venait pas vers moi et ne répondait pas à mes tentatives d'interactions. J'ai toujours pensé que c'était ma force d'entrer en contact avec les élèves, n'importe lequel d'entre eux ; c'est quelque chose qui se faisait facilement pour moi. Cette petite fille-là, je la sentais fermée et elle ne souriait jamais. J'avais l'impression qu'elle n'était pas heureuse. Ça me faisait quelque chose parce que je me disais : « Comment ça se fait qu'avec Inaya, ça ne fonctionne pas ? » Je ne sentais pas que nous étions en train de développer un lien et c'était une enfant que je trouvais négative. On aurait dit qu'elle ne souhaitait pas prendre part aux activités que je proposais et que moi, je trouvais palpitantes. Elle ne semblait pas non plus vouloir jouer avec les autres enfants. En classe, elle se plaçait en retrait et faisait souvent preuve d'opposition passive.

En toute honnêteté, après trois ou quatre semaines, je l'ai prise en aversion cette enfant-là ! Le courant ne passait toujours pas et moi, j'attribuais mon incapacité à entrer en relation avec elle à sa personnalité. Je ne me remettais pas du tout en question. C'était comme si cela ne m'appartenait pas. Je me disais : « Cette petite fille-là n'est pas positive, elle est vraiment désagréable ! » À la limite, je me suis dit que je ne l'aimais pas et que c'était un fardeau pour moi. C'est avec du recul que j'ai réalisé tout ça parce que, sur le coup, ça ne m'apparaissait pas aussi clairement que ça, l'aversion que j'avais développée à son égard.

Donc, sur le coup, je me disais : « Ce n'est pas de ma faute, c'est elle qui doit faire quelque chose ! Moi, je n'ai rien à faire de plus afin de la rendre disponible aux apprentissages. C'est elle qui ne veut pas participer ! » Je ne voyais pas ce que je pouvais faire et je ne me sentais pas responsable de la situation. Je ne percevais pas le rôle que j'avais à jouer pour soutenir son adaptation dans la classe. Je me disais que si elle ne voulait pas participer, elle n'avait qu'à rester dans son coin et ne pas m'embêter. Elle me hérissait le poil tellement je la trouvais négative ! En plus, elle était comme ça tous les jours. Comme je l'ai dit, elle ne s'opposait pas de façon manifeste. Elle disait plutôt : « Ça ne me tente pas, c'est plate ! Je ne veux pas faire ça ! » Elle s'exprimait bien, mais elle avait toujours cette attitude passive et négative.

C'était la première fois que j'étais confrontée à une situation de ce genre et de ressentir de la difficulté à motiver une élève. En général, les petits sont tellement vivants, tellement intéressés à tout ce qu'on leur apprend. Les enjeux

d'intérêt et de motivation sont rares à cet âge, surtout dans une structure où tout est ludique. J'estime que je suis une bonne enseignante, compétente. J'avais l'habitude de développer des relations positives et chaleureuses avec mes élèves et que ces derniers répondent bien à mes interventions. J'étais habituée à me sentir compétente et j'avais une bonne estime de moi comme enseignante. Pour toutes ces raisons, j'estimais donc que ce qui se passait avec Inaya, ce n'était pas de mon ressort parce que j'avais l'habitude que les choses se passent bien dans ma classe.

À un moment, la situation a dégénéré, je dirais. Je suis devenue très impatiente avec elle. Cela faisait deux mois qu'elle était dans ma classe et elle ne voulait toujours rien savoir. Elle ne voulait rien faire et n'écoutait pas. Je me disais : « Si tu ne veux pas participer, reste dans ton coin toute seule ! » J'avais définitivement laissé tomber avec cette enfant-là parce que je me disais : « C'est impossible d'entrer en contact avec elle ! Je ne sais pas c'est quoi son problème ! » Je ne me disais même plus que j'allais tenter de trouver une solution parce que dans ma tête, c'était clair que c'était elle le problème.

Quand le temps du premier bulletin est arrivé, en novembre, je me préparais à rencontrer ses parents pour la première fois. Je ne les avais jamais contactés auparavant parce que je ne pouvais pas dire : « Inaya a fait quelque chose de mal en classe ! » Lorsque j'écrivais aux parents de mes élèves, c'était parce qu'il y avait eu un incident, un conflit ou une crise, mais ce n'était pas le cas. Elle n'avait jamais fait quelque chose de répréhensible ; c'était son attitude qui posait problème, à mon avis. Dans ce temps-là, mon système d'émulation fonctionnait avec des codes de couleur : vert-jaune-rouge. Inaya avait quelques fois des « jaunes », mais le plus souvent, c'était des « verts » et jamais de « rouges ». Donc, ce n'était pas son comportement qui était problématique. Je me faisais du souci car je n'envisageais pas que cette enfant puisse vivre toute une année scolaire — et possiblement tout un parcours scolaire — avec si peu de motivation et de dynamisme. C'est donc son attitude et son désengagement que je trouvais problématiques. Et comme j'attribuais ce désengagement à sa personnalité (et non à son expérience de vie), je trouvais cela gênant d'aborder le sujet avec les parents. Comment aurais-je pu leur dire « Votre enfant a vraiment une personnalité désagréable ! »

Les rencontres de parents, ça n'a jamais été quelque chose qui me rendait anxieuse parce que, de façon générale, je n'ai pas peur de leur faire part de mes impressions et de mon analyse de la situation. J'étais donc confiante. À cette époque-là, j'étais une jeune enseignante, mais j'avais confiance en moi. Je connaissais bien mon programme et ce que j'avais à faire en classe. Pour moi, les rencontres de bulletin, ça se déroulait souvent comme suit : « Bonjour, vous allez bien ? Voici le bulletin de votre enfant. Il a un B dans telle matière parce que ceci ou cela. Il a un C ici pour telle et telle raison. Je vous suggère telle chose et moi, je m'engage à faire telle chose. Merci, au revoir ! » J'étais centrée sur l'évaluation. Quand je rencontrais les parents, c'était pour les informer des progrès de leur enfant en regard du programme que je connaissais très bien. J'étais donc en mesure d'appuyer mes évaluations

sur des observations et des faits. Avec le recul, je me rends compte que mes rencontres étaient correctes au niveau de l'évaluation, mais que j'étais vraiment en mode : « Je suis l'experte, je vous transmets ce que je sais et ce que je connais. Je vous suggère de faire ceci pour soutenir votre enfant dans sa scolarité. » C'était ma représentation du rôle que j'avais en tant qu'enseignante.

Quand je rencontrais les parents au début de l'année, j'avais donc une attitude très « maîtresse d'école », mais en même temps, je m'intéressais beaucoup à eux. Je pense que les parents m'appréciaient. Je les questionnais et ils me parlaient. J'étais gentille avec leur enfant et j'ai l'impression qu'ils le sentaient. Ce n'était pas ça l'enjeu, mais j'avoue que mon approche était vraiment à sens unique, c'est-à-dire : « Je vous transmets des informations et des recommandations. Bienvenue dans mon milieu ! Je vais vous aider avec tout mon cœur, mais vous et votre enfant, vous allez devoir vous adapter ! » Je m'attendais donc à ce qu'ils se conforment à mes attentes.

Le jour venu, j'attendais les parents d'Inaya de pied ferme, avec l'intention de leur dire comment je percevais leur enfant. Je voulais qu'ils sachent à quel point elle avait une mauvaise attitude et qu'ils avaient probablement une part de responsabilité à ce propos. Je voulais leur demander ce qu'ils pensent de l'école pour comprendre. Je ne redoutais pas la rencontre. Ma posture était assez ferme et je n'étais pas nécessairement très ouverte ou souriante. Il y avait eu une escalade de frustrations au cours des premiers mois de l'année scolaire et cela teintait mon attitude.

Quand les parents d'Inaya sont arrivés, j'ai tout de suite eu une bonne impression. Ils me semblaient ouverts et très souriants. Je trouvais qu'ils avaient l'air très sympathiques, qu'ils rayonnaient. J'avoue que je ne m'attendais pas à ça. Je croyais que j'allais me retrouver face à des parents à l'air bête, comme leur fille. Mais non ! La première chose qu'ils m'ont dite, c'est qu'ils étaient heureux de me rencontrer parce qu'ils entendaient souvent parler de moi à la maison. « Madame Sophie, Madame Sophie ! » Après, ils m'ont dit : « Si vous saviez à quel point Inaya vous aime ! » J'étais vraiment surprise !

À un moment, je leur ai demandé : « D'où venez-vous ? » et ils m'ont répondu : « Nous sommes du Rwanda. » Moi, j'ai visité le Rwanda, le Burundi et la Tanzanie à 17 ans alors, je me suis empressée de leur en parler. Puis, avec plus d'empathie, je leur ai demandé : « Quand avez-vous quitté le Rwanda ? » Ils m'ont répondu qu'ils étaient partis après que le génocide ait commencé et que c'est cet événement-là qui a motivé leur départ. Ils ont enchaîné en soulignant qu'ils étaient partis tous les deux. Alors, je leur ai demandé : « Et Inaya ? ». Ils m'ont répondu : « Nous sommes partis sans elle. Elle est demeurée en Afrique avec sa grand-mère. » Je leur ai alors demandé à quel moment elle était arrivée au Québec et c'est là qu'ils m'ont indiqué que cela faisait à peine quelques mois. Ils étaient allés la récupérer au printemps et nous étions au mois de novembre. Je leur ai demandé si, lorsqu'ils étaient allés la chercher, elle les connaissait et ils m'ont répondu : « Non, c'était la première fois qu'elle nous voyait. »

J'ai donc compris que les parents d'Inaya sont venus s'installer au Canada lorsqu'elle était bébé afin de créer un milieu de vie apte à la recevoir. J'ai aussi su que, depuis leur arrivée ici, ils avaient eu un autre enfant. Ainsi, lorsqu'Inaya avait quatre ans et demi, elle habitait dans une communauté au Burundi avec sa grand-mère et d'autres membres de la famille, un pays ayant accueilli plusieurs ressortissants rwandais après le génocide. Puis, c'est à ce moment que ses parents sont allés la chercher. Cette enfant-là a donc probablement été déchirée puisque sa grand-mère devait être son principal lien d'attachement. Puis, quand elle est arrivée ici, on lui a présenté sa nouvelle maison et son petit frère de trois ans (né peu de temps après leur arrivée au Québec). Ses parents l'ont inscrite à l'école et lui ont probablement dit: « Voici ta nouvelle vie ma chérie! »

Lorsque les parents d'Inaya m'ont raconté tout ça, j'avoue que j'ai pleuré devant eux. J'étais tellement émue du fait qu'ils me parlaient du génocide parce que je m'étais beaucoup renseignée à ce sujet, mais c'était la première fois que je rencontrais des gens qui l'avaient vécu directement. Puis, en l'espace de dix minutes, j'ai compris à quel point mon regard sur Inaya était erroné. Je trouvais ces personnes-là charmantes et tellement courageuses. C'était incroyable de voir à quel point ils respiraient le bonheur. Ils étaient fiers de leur cheminement, malgré ce qu'ils avaient enduré. Les deux avaient un emploi, le petit garçon allait bien, fréquentait la garderie, et enfin, ils avaient retrouvé leur petite Inaya. À l'origine, c'était pour elle qu'ils étaient venus au Canada et qu'ils avaient construit quelque chose ici. Ils rêvaient de réunir leur famille depuis tellement longtemps alors, ils étaient vraiment heureux. Et, en plus de tout ça, leur fille leur disait qu'elle aimait beaucoup son enseignante. Alors, malgré toute la tristesse de leur parcours, leur regard était très positif. Ils étaient heureux d'être là où ils étaient maintenant et de s'en être sortis. Je me suis donc rendu compte que la perception que j'avais de ma relation avec Inaya était totalement erronée. Moi, j'avais une attitude négative face à elle, mais ça se passait dans ma tête, c'est-à-dire que je ne le laissais pas transparaître et je la traitais comme les autres. Donc, je pense qu'elle s'était attachée à moi, même si je m'investissais très peu auprès d'elle. Ça m'a fait réaliser que cette enfant-là m'aimait parce qu'elle me voyait comme un modèle d'attachement solide et sécurisant, mais je n'avais rien vu de tout ça.

Les parents d'Inaya, cette fois-là, se sont ouverts à moi parce que je leur ai posé des questions que je ne leur aurais pas posées s'ils étaient venus d'ailleurs. En fait, j'ai ouvert la porte et mon cœur à entendre plus que ce à quoi j'avais l'habitude de m'intéresser pour faire mon travail. Normalement, je leur aurais demandé: « Vous venez d'où et vous parlez quelle langue? » C'était suffisant pour moi. Mais là, parce qu'ils m'ont parlé du génocide, ce n'était plus des parents comme les autres. J'avais accès à leur vécu et à l'histoire de la petite Inaya. Je n'ai donc pas présenté le bulletin aux parents et je ne leur ai pas parlé de son attitude. J'ai plutôt expliqué le quotidien de ma classe, ce que faisait leur fille. Je leur ai ensuite conseillé de regarder le

bulletin à la maison en leur disant de ne pas trop s'en faire, que ce n'était que le préscolaire.

Quand ils sont partis, je me suis sentie tellement coupable, tellement mal. Il y avait d'autres parents à rencontrer, mais j'ai dû les faire attendre un peu. En fait, je pleurais de remords. Je me demandais à quoi j'avais pensé: « Comment n'as-tu pas été capable de voir ça? Comment as-tu pu passer à côté de tout ça? » Je savais qu'Inaya, c'était une petite fille très ouverte et articulée; elle m'aurait tout raconté, si je lui en avais donné la chance. J'en suis convaincue! Et surtout, il aurait fallu que je lui en parle dès le début de l'année. Alors là, je vivais un immense sentiment de culpabilité. J'ai très peu dormi cette nuit-là. Je me suis dit: « Je n'ai qu'un objectif d'ici à la fin de l'année: tous les jours, je vais la faire rire. Tout le reste n'a pas d'importance. Je veux contribuer à ce que sa nouvelle vie fonctionne. Je veux qu'elle soit heureuse! »

Puis, les choses ont changé du jour au lendemain. Vraiment. Il y a un « avant » et un « après ». J'ai mis mes habiletés d'enseignante à contribution pour qu'elle passe de beaux moments dans la classe. J'ai dû faire preuve de créativité, de souplesse et d'ouverture pour favoriser l'adaptation de cette enfant à ma classe et à l'école. Je me forçais à voir le quotidien avec ses yeux à elle: les activités que je proposais, l'environnement que j'avais créé dans ma classe, etc. Je tentais de les regarder avec des yeux d'enfant qui n'a jamais vu tout ça... Comment je réagissais si je voyais cela, si je faisais cela pour la première fois? De quoi aurais-je besoin pour apprivoiser cette nouvelle réalité? Mon objectif était alors « d'aplanir » l'écart que j'avais constaté entre le monde qu'elle connaissait et le monde scolaire. Je voulais lui faire découvrir graduellement pour ne pas que cela lui fasse peur ou la rebute. Je voulais aussi faire en sorte de lui renvoyer un reflet positif d'elle-même. Je passais beaucoup de temps avec elle pour jouer et ce dont je me suis rendu compte, c'est que les jeux que je lui proposais, elle ne les avait jamais vus auparavant. Elle n'avait jamais eu accès à tout ça.

Je l'ai apprivoisée comme on apprivoise un tout jeune enfant, en lui faisant des grimaces, en la chatouillant, en lui faisant des compliments, en m'intéressant à elle et à sa famille, en la faisant parler de son quotidien. Notre relation a changé instantanément! J'ai créé un lien avec elle parce que je ne me mettais plus de pression à me dire: « Je veux qu'elle apprenne ses lettres, qu'elle développe sa conscience phonologique. » Ce que je me disais, à ce moment-là, c'était plutôt: « Je veux qu'elle soit heureuse, qu'elle ait un sourire. J'aimerais qu'elle ait une vie qui va lui plaire autant que celle qu'elle avait avec sa grand-mère, pas pour qu'elle oublie cette autre vie, mais pour qu'elle soit capable de s'adapter. » Il fallait donc que je fasse beaucoup d'efforts pour qu'elle soit bien dans ma classe et qu'elle se fasse accepter par le groupe. Pour que ça fonctionne, je sentais que mon rôle d'enseignante était déterminant. Je pense que les enfants apprennent énormément par les modèles qui leur sont proposés. Si, en tant qu'enseignante, je démontre de l'ouverture, de l'empathie et de la bienveillance, mes élèves développeront ces mêmes attitudes.

Au contraire, si je rejette cette enfant, même inconsciemment, mes élèves seront portés à faire la même chose.

Inaya n'était pas rejetée des autres, mais elle était isolée. En jouant avec elle, j'ai déclenché quelque chose. Les autres enfants ont commencé à s'intéresser à elle et à jouer avec elle. Comme enseignante, ce n'est pas grand-chose d'accorder cinq minutes d'attention à un élève, mais elle, elle était heureuse. Je ne jouais pas seulement avec elle, mais c'est vrai que je lui accordais une attention particulière quand je l'accueillais le matin et à son départ, en fin de journée. Dès que j'ai commencé à prendre soin d'elle, notre relation a changé très rapidement. Elle s'est mise à sourire, à s'intéresser à ce que je proposais en classe. Elle était radieuse! Je me demandais encore comment j'avais pu passer à côté de ce sourire-là. C'était à moi de la faire sourire et de l'intégrer à la classe et à l'école.

Par la suite, les parents d'Inaya sont même venus participer à des activités dans la classe. À la fin de l'année, elle avait fait tous les apprentissages attendus au préscolaire, mais je suis absolument convaincue du fait que, si je n'avais pas fait tous ces efforts, le résultat aurait été différent. Je pense que quelque chose se serait cristallisé et qu'elle n'aurait pas autant aimé l'école et le fait d'habiter au Québec avec ses parents.

La dernière journée d'école, j'accompagne toujours mes élèves à l'arrêt d'autobus pour leur dire au revoir. Je leur donne des bisous et je les salue individuellement. Quand Inaya est arrivée devant moi, elle s'est mise à pleurer. Évidemment, je me suis mise à pleurer avec elle et je l'ai prise dans mes bras en lui disant: « Tu sais, je t'aime beaucoup! » Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas s'en aller et je lui ai répondu: « Je suis certaine que tu vas avoir un bel été et que tout ira bien. » J'ai réussi à la calmer, mais quand son autobus est passé devant moi, je l'ai vue qui pleurait encore à chaudes larmes tellement elle ne voulait pas partir de l'école pour l'été. J'ai l'impression que c'était parce qu'elle s'y sentait vraiment bien. En septembre, quand ses parents sont venus la reconduire à l'école, sa maman m'a dit qu'Inaya avait pleuré pendant deux semaines, qu'elle était inconsolable au début de l'été tellement elle s'ennuyait de moi et de l'école. Pendant cette année, j'ai gardé un lien privilégié avec cette enfant et avec ses parents. Et j'ai bien pris soin de partager avec ma collègue de première année la clé pour apprivoiser l'enfant: l'amour!

J'ai choisi de raconter cette histoire parce que c'est la plus grande leçon que j'ai eue dans ma carrière d'enseignante. Je me demandais comment j'avais pu avoir autant d'impact sur cette enfant et sur cette famille-là. Honnêtement, ça vaut tout l'or du monde et j'ai compris que c'était ça qui était important, au-delà de tout le reste. Par la suite, quand j'ai eu des élèves difficiles, je me disais tout le temps: « Je veux le faire sourire. » J'ai toujours trouvé des moyens pour le faire et avoir une relation avec eux. Une fois que tu as créé un lien avec ton élève, tout est possible. Mais ce qui est effarant, c'est que tout cela est vrai aussi, mais de façon négative: lorsqu'on néglige la création de ce lien signifant avec un de nos élèves, on le met à risque. Il risque de

ne pas aimer l'école, de ne pas développer son estime de soi, de ne pas vivre des réussites. Tous les enfants ont besoin de se sentir appréciés, importants, reconnus, afin d'embrasser avec succès leur vie scolaire. Il faut être prudent. C'est immense l'impact qu'on peut avoir sur un enfant. On peut les amener très loin! Quand tu as créé un lien, tu peux avoir une influence au niveau des apprentissages, mais aussi, au niveau affectif et social. C'est ce que me disent mes élèves et leurs parents, quand je les recroise plus tard. C'est là que je me rends compte à quel point je les ai touchés. Je ne peux donc pas me permettre de ne pas y mettre tout mon cœur et toutes mes compétences. C'est vrai avec les petits, mais je suis certaine que c'est aussi vrai avec les plus grands. Être enseignante, c'est le plus beau métier, même si des fois, on trouve que ce n'est pas facile.

Une autre chose qui n'a plus jamais été pareille par la suite, ce sont mes rencontres avec les parents. Quand je les rencontre au premier bulletin, je leur demande toujours: « Comment allez-vous? Parlez-moi de vous et de votre famille. » Je me rappelle d'une maman qui m'avait confié, en rencontre individuelle, que son mari avait été assassiné quelques semaines avant le début de l'année scolaire; un père, qui était juge au Congo, m'avait confié qu'il était chauffeur de taxi au Québec et que c'était difficile pour lui. En m'intéressant sincèrement aux familles, j'ai connu leur parcours migratoire et leur réalité au quotidien. Mon intention, c'est de les entendre parler d'eux et de m'ajuster à ce qu'ils me racontent. La maman dont le mari avait été assassiné, elle était seule et cumulait plusieurs emplois. Son garçon n'allait pas bien. Je lui ai dit: « Écoutez, je vais vous appeler quand ça ne va pas, mais vous devez répondre. Je vous promets qu'on va trouver des solutions ensemble. » C'est important de tenter de connaître la petite histoire de chacun et de le faire de façon très respectueuse, tôt dans l'année. Ça permet de trouver des leviers pour répondre aux besoins. Après, j'explique aux parents comment ça fonctionne dans ma classe, tout en gardant en tête que ce sont les parents qui connaissent le plus leur enfant. Le bulletin et les notes, après, c'est secondaire, surtout au préscolaire.

Pour certains parents immigrants, l'école, c'est le premier contact avec une institution et avec des personnes québécoises. Des fois, ils sont curieux eux aussi de savoir d'où je viens. Ils me posent des questions sur mes parents. Et lorsque j'ai eu mes enfants, j'ai encore plus compris que, peu importe d'où tu viens ou quelle langue tu parles, quand tu es parent, les préoccupations sont toujours les mêmes. Il y a tellement plus de ressemblances que de différences. Tous les parents ont à cœur le bien-être de leur enfant, j'en suis persuadée.

L'importance de prendre davantage en considération les parents, c'est une chose que l'expérience avec Inaya m'a permis d'apprendre. Je l'ai senti tout de suite qu'ils se préoccupaient d'elle. Je ne pouvais pas faire fi de leur histoire. La vie de nos élèves immigrants ne commence pas le jour où ils mettent les pieds dans notre école ou au Québec. C'est notre devoir de nous adapter à leurs besoins pour que les choses se passent bien. À la fin, ils vont tous arri-

ver à peu près à la même place et développer les mêmes compétences. Mais pour cela, il ne faut pas que s'en tenir à des représentations de ce que nous, nous estimons qu'ils devraient être lorsqu'ils arrivent à l'école au Québec. Cette expérience m'a permis d'apprendre à ne pas juger à partir de mes valeurs, de mes représentations ou de mes perceptions.

Je pense que mon ouverture au regard du vécu des enfants et de leur famille, ça m'a aussi permis de moduler mon travail en classe. Oui, le programme demeure important, mais j'ai compris que je ne pouvais pas occulter tout le bagage. Et ce n'est pas de la pitié. C'est plutôt se dire qu'il faut faire attention, ne pas mettre de pression indûment et considérer le vécu. Pour être une bonne enseignante, selon moi, il faut s'attarder aussi aux éléments socioaffectifs, pas seulement aux contenus d'apprentissage. Il faut être capable de rendre nos élèves disponibles à l'apprentissage en créant un lien significatif avec eux, en développant un climat de classe positif, où chacun se sentira bien. Lorsque j'ai compris cela comme enseignante et que je me suis permis de prendre du temps pour ces aspects, sans me sentir coupable, sans considérer que je « perdais du temps », je pense que je suis devenue une bien meilleure enseignante. Ça m'a donné des pistes sur la manière de créer mes liens aussi. Un enfant qui ne parle pas, qui ne semble pas ouvert, il faut que j'essaie de comprendre d'où ça vient.

Je le savais déjà, mais mon histoire avec Inaya m'a confirmé à quel point c'est important de créer un lien, avec les élèves et les familles, et que cette relation peut se bâtir parce que je m'intéresse sincèrement aux gens. Il ne faut pas que ça soit superficiel. Donc, cette expérience-là m'a appris à tout faire ce qui est en mon pouvoir pour construire une relation avec mes élèves, même quand c'est difficile. Ça ne m'est jamais arrivé, par la suite, de ne pas être en mesure de le faire. Je suis convaincue du fait que les enfants le sentent quand on s'intéresse à eux et que, par de petits gestes, on reconnaît qui ils sont, d'où ils viennent. Je pense qu'il faut aller au-delà du fait de demander aux enfants : « Tu viens d'Algérie ? Tu parles arabe ? » Les élèves sont plus qu'une langue et un pays. Et c'est la même chose avec des enfants qui viennent d'ici.

Des fois, il y a des histoires plus lourdes qui nous touchent beaucoup. De s'intéresser aux familles, ça ne veut pas dire de porter leur bagage et de résoudre leurs difficultés. Mais on peut quand même les écouter sans les juger et être sensibles à ce qu'ils vivent. Ça crée un sentiment d'empathie qui fait en sorte qu'on a encore plus le goût d'accompagner les parents dans leurs efforts de soutenir le parcours scolaire de leur enfant. Il m'est arrivé d'aider des familles financièrement ou à trouver des meubles et des vêtements, mais je dirais qu'au-delà de tout cela, ce que juge être le plus important, c'est ma présence et le lien créé auprès de l'enfant, le sentiment de sécurité et de bienveillance que je peux leur apporter. Je pense que c'est ça, la chose la plus importante que je peux apporter dans mon rôle d'enseignante. Je n'oublierai jamais Inaya, cette enfant qu'au départ, je n'aimais pas, mais pour qui tout a changé quand je me suis intéressée à elle.

Si c'était à refaire, je pense que mon attitude et ma posture seraient définitivement les choses sur lesquelles je miserais le plus. Je ne dirais plus jamais que c'est de la faute d'un enfant si la relation avec lui est difficile à bâtir. Oui, c'est important d'être une bonne enseignante et d'avoir de bonnes pratiques pédagogiques. Il faut toujours être à la fine pointe de la pédagogie et de la connaissance du programme, à mon avis. Mais l'accueil des enfants, la posture et les attitudes d'ouverture, d'empathie et de bienveillance, ce n'est pas facultatif; je pense que c'est primordial. Au début de ma carrière, je passais beaucoup de temps à créer du beau matériel et de belles activités. C'est important, mais ce qui l'est autant, c'est de prendre le temps de créer des liens et un bon climat de classe. Au-delà des objectifs académiques, on a des objectifs éducatifs aussi à remplir. C'est le mandat de l'école.

Ce que j'aimerais dire à un enseignant qui vivrait une situation similaire, ce serait que si un enfant n'est pas disponible aux apprentissages, c'est à nous à le rendre disponible; cela ne prend pas des heures et des heures pour créer un lien. Ce qu'il faut, c'est lui porter une attention particulière, un peu, tous les jours. J'aimerais aussi dire que je pense qu'il faut rencontrer la famille avant de recevoir l'enfant pour comprendre son parcours et cela se fait individuellement. En même temps, avec les parents, il faut avoir une posture d'ouverture et de collaboration, et non pas d'« expert-bénéficiaire ». Chaque parent est expert de son enfant. C'est lui qui connaît le mieux son enfant. Lorsqu'on se place en tant qu'expert, et qu'on considère qu'on doit éduquer le parent et lui apprendre comment faire, on passe à côté d'une réelle collaboration, pour le bien de l'enfant. Et je conseillerais de prendre pour acquis que tous les parents ont quelque chose à nous apprendre sur leur enfant. Je trouve que des fois, on est très prompt à les juger, qu'on soit en milieu pluriethnique, en milieu défavorisé, etc., mais ça n'amène à rien. L'ouverture, ça nous aide à nous décentrer de notre réalité. Les petits gestes qu'on pose au quotidien sont importants.

L'une des choses que j'apprécie le plus dans le métier d'enseignant, c'est le contact avec les parents. Quand j'étais jeune, je voulais travailler en coopération internationale et je me rends compte que j'ai beaucoup voyagé à travers les histoires des gens. Le message que j'aimerais léguer avec mon récit, c'est donc de prendre du temps, autant avec les élèves que les familles. Il y a plein d'autres choses pour lesquelles on a besoin de temps, comme créer du matériel, mais ça ne fait pas de nous une meilleure enseignante. Ce n'est pas le matériel qui enseigne, c'est toi avec ce que tu es, avec qui tu es. Tu enseignes avec ton âme alors, je te conseille d'investir du temps à être un bon être humain et à améliorer ta capacité d'écoute.

